

**René GUICHET**

# **LES MAUVAIS JOURS**

Mémoires de déportation

1944 - 1945

Mauthausen - Melk – Ebensee

## **DONNÉES TECHNIQUES**

Texte autobiographique daté de 1970. Dans son introduction, l'auteur en explique l'origine.

\*\*\*

Le texte ci-après est une version corrigée de l'original, notamment par les modifications suivantes :

- suppression de quelques coquilles typographiques et de fautes d'orthographe,
- modifications mineures de forme (tirets, retour à la ligne, paragraphe).

**DERNIÈRE MISE À JOUR : 2 FÉVRIER 2010**

René Guichet naît le 14 juillet 1913 à Saint-Jean le Blanc (45).

À 11 ans, il perd sa mère (5 juillet 1924), et son père le place alors en pension au collège de Pont-Levoy, près de Blois. Il vit une période très difficile, car ce collège (le plus vieux de France, fondé en 1034), tenu par des religieux, connaît une discipline très stricte qui lui pèse : lever tous les jours à 5h30 (6 heures le dimanche), ensuite toilette, messe, étude et ensuite petit déjeuner. Il apprend ainsi à vivre « à la dure », expérience qui lui sera bénéfique, des années plus tard, en déportation.

En 1936 (6 janvier), il se marie à Orléans avec Yvette-Georgette Duneau, originaire de Villereau (45), de qui il aura 4 enfants (Annie en 1936, Marie-Françoise en 1939, François en 1941 et Yves en 1947).

C'est en 1943, au sein des chantiers de jeunesse, qu'il va croiser ceux qui vont l'amener à la Résistance. En juillet, il entre dans les Corps Francs Vengeance.

Le 26 janvier 1944, dénoncé par un ancien du réseau, il est arrêté et incarcéré à la prison d'Orléans où il subira la torture par la Gestapo. Fin février, il part à Compiègne d'où il embarque dans les wagons : direction Mauthausen (Autriche). Ensuite ce seront les camps de Melk et d'Ebensee où il survira.

Libéré en 1945 par les troupes américaines, il rejoint Orléans pour y retrouver toute sa famille. Il continue alors son activité commerciale dans le textile : magasin de tissus quai Cypierre, atelier de confection rue Croix de Bois (1947-1954), vente de vêtements dans le grand Ouest (1955-1966).

En 1967, il travaille à Paris (négoce d'hôtels). C'est là qu'il croise Henri Duvillard<sup>1</sup>, ancien de Vengeance du Loiret et ministre des anciens combattants qui le fait entrer au ministère comme chargé de mission (1968). Il s'occupe en particulier d'organiser les cérémonies du cinquantenaire de l'Armistice de 1918. Il devient ensuite secrétaire général du mémorial pour le général De Gaulle, à Colombey-les-Deux-Églises.

Le 16 octobre 1976, il reçoit la croix d'officier de la Légion d'Honneur des mains de Claude Lemaître, ancien déporté (cité dans ses mémoires ci-après), en présence de Henri Duvillard.

Il part à la retraite le 14 juillet 1978 (il a 65 ans), mais décède le 3 août suivant d'une crise cardiaque.

Il est inhumé au cimetière de Saint-Hilaire Saint-Mesmin, village où il résidait.



---

<sup>1</sup> Voir sa biographie sur le site.

## SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

<i>1</i>	<i>Introduction</i>	<i>4</i>
<i>2</i>	<i>Cellule 39.</i>	<i>5</i>
<i>3</i>	<i>Journée en cellule.</i>	<i>7</i>
<i>4</i>	<i>Soirée.</i>	<i>9</i>
<i>5</i>	<i>Départ pour Compiègne.</i>	<i>10</i>
<i>6</i>	<i>Compiègne-Royallieu.</i>	<i>11</i>
<i>7</i>	<i>Compiègne-Royallieu 2.</i>	<i>14</i>
<i>8</i>	<i>Départ pour l'Allemagne.</i>	<i>15</i>

## **Membres de Vengeance cités dans le document :**

BOUSSION Henri ..... déporté à Mauthausen, revenu  
BRISEBAT Henri (commandant) ..... mort à Mauthausen  
CHANDEZON  
CHANGEUX Yves ..... déporté, revenu  
COGNET Bernard ..... déporté à Mauthausen, revenu  
COLAS Abel ..... mort à Mauthausen-Gusen  
DUBOIS ..... mort à Mauthausen  
DUVILLARD Henri ..... voir sa biographie sur le site  
FONTANA Émile (adjudant) ..... déporté à Mauthausen, revenu  
FRADET Jean ..... mort à Mauthausen  
GARCIN Marcel ..... mort à Mauthausen-Melk  
GILLIOZ Julien (capitaine) ..... mort à Mauthausen-Gusen  
LERUDE Claude ..... mort à Lugdwiglust. Voir sa biographie sur le site  
PHILIPPONEAU Émile ..... déporté à Mauthausen, revenu  
RUFFAT Eugène ..... mort à Mauthausen  
SOLARD Raymond (commandant) ..... mort à Mauthausen  
TAUREAU Robert ..... déporté à Mauthausen, revenu  
TERRAMORSI Sébastien ..... mort à Mauthausen

\*\*\* début du document \*\*\*

## **1 Introduction**

Il y aura 25 ans, en mai 1970, que nous sommes rentrés des camps de concentration.

Il y a dans la vie, des périodes. Certaines semblent longues, d'autres courtes.

Pour certains déportés, ce retour, il y a 25 ans, semble se confondre dans le temps comme quelque chose de lointain, très lointain.

Pour moi, c'était hier. Il suffit d'un peu de silence, d'un effort de volonté simple et aussitôt je me retrouve pendant cette période de la Résistance, de la Déportation, du retour des camps. C'est comme un film qui repasserait devant moi, bien en détail, comme au ralenti. Le temps est absorbé.

Une seule échelle me permet d'en évaluer la vraie valeur, celle du futur. Encore autant de temps et j'aurai plus de 80 ans... !

Cela m'effraie un peu. Cependant, c'est la loi de la vie et de la mort ; aussi, celle du temps, nous devons la subir avec le sourire, c'est une des façons de la dominer.

Après mon retour, en mai 1945, j'ai fait comme beaucoup de camarades qui rentraient : essayer de se refaire à un monde normal. Ce n'a pas toujours été facile. Il est très dur de ne plus être un bagnard d'un jour à l'autre et de rejouer le jeu subtil des « ça se fait » ou « ça ne se fait pas ». Nous avons perdu dans les camps le sens de ces différences. En déportation, il fallait « tenir ». Nous avons dû nous adapter à une vie rude, rugueuse, tenant plus de la lutte d'un clan ou d'une horde que de la vie d'un homme.

Nous avons dû réapprendre à mettre de l'huile dans les rouages de nos rapports humains. Nous avons dû retrouver les contacts de la vie dite « civilisée ». Nous avons réappris que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire. Tout en reprenant de la vie, nous nous sommes tus.

Nous avons encore en nous ce sens de la bête meurtrie qui pour guérir a besoin de se murer dans le silence.

Ce que nous avons fait.

En 1946, plus d'un an après, j'avais repris un poids normal et la vie, à nouveau, était revenue. Nous avons refait une nouvelle mutation et étions redevenus des civilisés à part entière. Les déportés, les résistants ont alors commencé à parler et à écrire.

Mon ami des Corps Francs Vengeance, Henri Duvillard<sup>2</sup>, directeur de la *Dépêche du Loiret*, me demanda d'écrire, chaque semaine, un article sur mes souvenirs de déportation. L'idée me plut et j'écrivis alors « Les Mauvais Jours », images de la déportation.

Cette série d'articles fut publiée en 1946 et 1947 à Orléans, plus ou moins régulièrement. En effet, comme je l'ai écrit dans un de mes derniers articles, il fallait, à chaque fois, que je fasse un effort personnel énorme pour écrire ces souvenirs. Je devais réellement retourner en camp pour me retremper dans l'ambiance vécue et, plus le temps passait, plus cela était pénible.

J'ai de ce fait écourté certains récits, certaines périodes. Aujourd'hui je le regrette mais à l'époque je n'aurais pu faire plus.

À la lecture de ces articles retrouvés à la Bibliothèque Nationale, quantités de faits oubliés me sont revenus en mémoire. Ces articles demeurent un témoignage.

Si je devais les réécrire à nouveau aujourd'hui, je ne retrouverais plus le détail précis. Le temps égalise tout, le bon comme le mauvais.

Peut-être avec le recul, retrouverais-je mieux un certain état d'âme, une certaine philosophie de la déportation, mais sûrement pas une authenticité réelle.

Je crois que tout est bien ainsi.

Je vous livre donc ces articles tels qu'ils ont été écrits. Je ne change rien de leur texte original, sans doute à la fin, dans une conclusion préciserais-je peut-être certains détails, ce n'est pas certain.

La déportation se suffit à elle-même. [...]

## **2 Cellule 39.**

La porte s'ouvre.

Nous sommes 5 à nous lever et à attendre.

Un homme grand, élancé, cheveux bien tirés, visage franc et ouvert, vêtu impeccablement d'un costume noir rayé, s'avance presque aussitôt et se nomme : Lemaître, industriel à Châteauneuf sur Loire. Et les présentations commencent : Terramorsi, commissaire divisionnaire, Ruffat, artisan à Sully sur Loire, Dubois, fourreur à Montargis, Philipponeau, inspecteur de police à Pithiviers et moi-même, commerçant à Orléans. Serrements de mains, sourires accueillants.

Nous faisons place et le nouvel arrivant, sortant un paquet de cigarettes de sa poche, offre à chacun de nous une gauloise. En quelques instants beaucoup de fumée dans un silence complet.

Salon de province ? Bureau d'affaires, réunion clandestine ? Non pas...

Cellule 39, rue Eugène Vignat à Orléans. Cellule de la Gestapo.

J'avais oublié de vous dire que le nouveau venu avait été introduit assez violemment « *schnell, schnell* ». Également oublié de vous dire que la porte s'était refermée bruyamment dans un crissement effrayant de verrous et de serrures mais cela mis à part, nous sommes encore entre gens du monde !

Notre cellule mesure environ 4 mètres sur 2 mètres 75. À droite en entrant, un bat-flanc permet de coucher péniblement 4 hommes. Au dessus, une planche sur laquelle s'entassent les colis que nous avons le droit, ici, de recevoir ; à gauche, un petit poêle qui sera allumé 10

---

<sup>2</sup> Voir sa biographie sur le site.

minutes le soir, puis à coté tout le confort moderne : un broc d'eau et une boîte à ordures ménagères représentant les « tinettes ». Au-dessus de nous, 2 petites fenêtres, si petites et si hautes !... Mais c'est la lumière qui arrive par là et derrière les barreaux, c'est la vie. Combien de fois nos regards monteront vers ces ouvertures pendant notre réclusion avant le départ pour Compiègne et l'enfer des camps d'extermination de Mauthausen, Melk et Ebensee.

Combien, camarades de prison, amis de la Résistance, membres des Corps Francs Vengeance resteront au cours de ce calvaire, combien feront le don total pour leur idéal ! C'est à vous tous que je pense actuellement et j'essaierai de dire à ceux qui vous ont connus et appréciés, comment vous avez su mourir.

Mais nous sommes loin de tout cela, nous sommes dans une cellule de la Gestapo et encore à Orléans. Le voyage n'est pas commencé.

Oh, notre cellule où nous étions si heureux !

Évidemment cela paraîtra bizarre, peut-on être heureux sous les verrous ? Oui ! Car les hommes différents, socialement et idéologiquement, enfermés là dans une même cellule où régnait une camaraderie si absolue, se sentaient devenus membres d'une même famille.

Nous sympathiserons avec nos autres camarades des geôles voisines mais à la porte 39, nous sommes chez nous. Vous comprenez ? Là c'est notre place, c'est actuellement notre foyer. C'est l'endroit où l'on envisage l'avenir, où l'on souffre ensemble, où l'on communique dans une amitié mutuelle, où l'on espère aussi ! Et puis dans la vie tout est si relatif !

La suite sera si pleine d'horreur, que c'est toujours avec émotion que nous repensons à notre famille de cellule. Je vous parlerai de cette vie en commun, comment à la lumière d'une petite lampe « fabrication maison » nous passions nos soirées à chanter ou à dire des vers...

Ce n'est pas en quelques heures que l'on arrive à s'ouvrir à des camarades de claustration ? N'oublions pas que rue Eugène Vignat, il n'y avait pas que des Résistants. Cependant, à la suite des affaires « Lerude »<sup>3</sup> et « Libé Nord », nous sommes dans l'ensemble entre nous et après les premiers tâtonnements, nous arriverons vite par quelques mots ou allusions, à nous retrouver.

...la cigarette terminée, la conversation s'engage.

- Alors ce n'est pas trop mal ici ?
- Non, les puces mises à part, c'est vivable.

Oui, il faut vous dire que les puces règnent en souveraines absolues. Te souviens-tu, Claude<sup>4</sup>, du tableau de chasse record : 350 en 2 jours dans ta seule couverture !

- D'ailleurs, je ne resterai sûrement pas longtemps ici, il doit y avoir erreur. Je ne comprends pas pourquoi l'on m'a arrêté. Et vous ?
- Oh moi (c'est le commissaire qui parle) je croyais être relâché ce matin, il y a certainement confusion de noms.

L'inspecteur, le fourreur, l'artisan, le commerçant, sont tous également victimes d'erreurs inadmissibles mais cela se retrouvera et se prouvera facilement et tous, dans 8 jours au plus, seront rentrés chez nous avec des excuses et peut-être une indemnité, c'est logique, il ne peut en être autrement voyons !

Et peut-être que dans le fond nous croyons un peu à nos mensonges...

...Puis le temps passant, l'amitié faisant place à la camaraderie première, l'on devient plus confiant et un jour on s'aperçoit que tous les 6, nous travaillons dans la même affaire : la Résistance. Alors, plus de contrainte, nous voilà fondus dans un même bloc, une même chair.

---

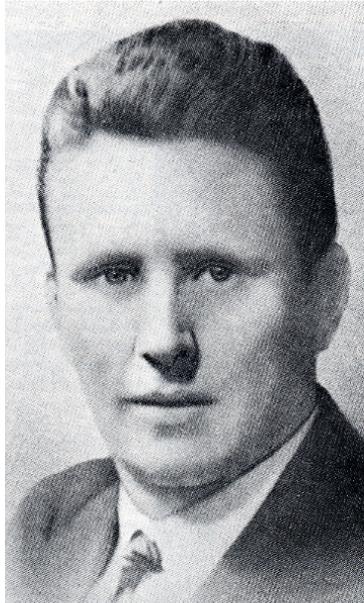
<sup>3</sup> Claude Lerude, chef régional de Vengeance. Voir sa biographie sur le site.

<sup>4</sup> Claude Lerude.

Si bien que le soir où Claude, rentrant martyrisé, flagellé, saignant de partout, revint « chez nous » après plusieurs heures d'interrogatoires à la Gestapo, ce n'est pas seulement lui qui souffrait, mais nous tous, ensemble. Et pendant que nous le pansions avec nos moyens de fortune, dans notre petite cellule, le silence n'était interrompu que par les sanglots de tous, devant notre impuissance et notre souffrance commune.

...Et un peu plus tard, lorsque le calme revint en nous, il n'y eut qu'un même élan pour entonner gravement la Marseillaise, reprise en puissance par toute la prison.

N'est-ce pas mes amis ?



Claude Lerude

### **3 Journée en cellule.**

7 heures...Les bottes des gardiens résonnent de toute part dans la prison. Les vociférations retentissent, mêlées aux bruits des verrous et des portes qui s'ouvrent et se ferment violemment. C'est le réveil !

Petit frère de misère, une nouvelle journée commence pour toi. Que t'apportera-t-elle ? Beaucoup d'ennuis, un peu de joie ? Peut-être les deux...Peut-être aujourd'hui, recevras-tu une lettre chère de l'être aimé, mais peut-être aussi seras-tu appelé sur le boulevard Alexandre Martin, dans le repaire redouté de la Gestapo, pour subir « l'interrogatoire » et tu sais, d'après les camarades qui en reviennent, ce que cela veut dire. Tu connais les méthodes employées par Frantz Ernst et consort (t'en souviens-tu Fontana ?)

Pour le moment, tu sors de la torpeur de la nuit. Tard tu as réussi à t'endormir, recroquevillé dans ta couverture, rêvant peut-être à ton lit, chez toi, ou à ceux que tu aimes, et brusquement te voilà replongé dans la vérité : tu te retrouves un prisonnier, moment pénible entre tous, de la journée...

Vivement tu te lèves, souhaites un rapide bonjour aux camarades. Déjà la distribution de « café » est devant la porte de ta cellule. Dans ton assiette tu reçois une louche d'une affreuse mixture : son seul mérite est d'être chaude. Ça, c'est pour jusqu'à midi. Puis tu auras le droit d'aller te laver (deux cellules ensemble) et dans la cour où en ce mois de janvier il fait glacial, peut-être auras-tu la joie de pouvoir glisser un mot important pour ta défense à un camarade de « ton » organisation, arrêté lui aussi.

Déjà tu ébauches des plans. Peut-être t'en sortiras-tu ? Mais lorsqu'ils t'auront tenu dans leurs griffes, lors de ton interrogatoire, tu perdras vite cet espoir !



Bernard Cognet

Je me souviens d'une anecdote bien amusante et qui montre le peu de finesse de nos gardiens. Un arbre devait être abattu dans la cour de la prison. Des volontaires se présentèrent et furent acceptés. Nous nous retrouvâmes, nous les « mis au secret », six des Corps Francs Vengeance, autour de cet arbre. Parmi nous, notre chef Claude Lerude, puis Cognet, Taureau et « Pepito », un agent de liaison du B.C.A. Évidemment défense absolue de parler ! Mais notre gardien « Saint-Pierre » (c'est lui qui gardait les clefs principales), n'était pas indifférent au charme des chansons françaises. Et nous pûmes pendant deux heures, à la barbe de notre geôlier, faire une mise au point des plus importantes sur la situation, et cela, en chantant.

Sur les airs de « la Madelon » ou de « Viens Poupoule » les demandes et les réponses s'effectuaient rapidement, à chacun son couplet. « Mon vieux Claude que dois-je répondre à telles questions ? Que penses-tu d'un tel ? » et à son tour dans notre concert, Claude Lerude répondait à chacun et donnait ses ordres. « Saint-Pierre », béat, approuvait par des *gut, gut* attendrissants. Nous ne parlions pas, nous chantions... La consigne était respectée.

Je vous ai promis de vous décrire l'ambiance de nos soirées en cellule, cela viendra. Aujourd'hui, je veux qu'un poème soit sorti de l'oubli. Tel je l'ai appris, tel je vous le donne. Nous le gardions dans notre cœur et souvent devant « eux », nous le répétions secrètement :

Vous avez pris Paris et dans la capitale  
Vous avez promené vos uniformes verts...  
Mais vous n'aurez pas eu le Paris où s'étale  
Tout ce qui fait de lui l'âme de l'univers.

Vous n'aurez pas connu notre ville lumière  
Brillant de mille feux sous un ciel étoilé,  
Mais vous n'aurez connu qu'une rose trémière  
Au pétale de feu soudain étioilé.

Vous n'aurez pas connu s'échappant des guinguettes,  
Le refrain qui faisait pleurer Mimi Pinson.  
L'harmonica s'est tû, c'est que la midinette  
Dans son cœur endeuillé fait taire sa chanson.

Vous n'aurez pas connu la belle Parisienne,  
Donnant le diapason de la mode du jour.  
Elle a bien conservé son élégance ancienne  
Mais un je ne sais quoi manque dans ses atours.

Vous avez pris Paris ! Vous avez pris ces femmes  
Qui moyennant vos marks se vendent pour un jour.  
Mais vous n'aurez pas eu la femme qui se pâme  
En des bras caressants dans un élan d'amour.

Vous avez pris Paris, cela peut-il suffire  
Sans que l'on ait conquis son cœur et son esprit ?  
Non ! Vous n'aurez pas eu sa joie et son sourire  
Et vous n'aurez connu qu'un « ersatz » de Paris.

Merci à toi, Phiphi<sup>5</sup>, qui savait si bien le dire et qui nous en a fait pleurer...

N'est-ce pas mes amis ?

#### **4 Soirée.**

À 20 heures, l'électricité qui est accordée jusque là, s'éteint brusquement. Le noir absolu. La journée est terminée ; il faut dormir. Ça, s'est la consigne boche. Mais allez donc vous endormir sous prétexte qu'il est l'heure ! Nous n'avons en cellule aucune fatigue physique et le sommeil ne vient bien souvent que vers le matin.

Dans l'obscurité nous attendons. Nous savons que dans quelques instants, les gardiens partiront se reposer après avoir tout fermé. Seules des sentinelles nous garderont de l'extérieur, dans le chemin de ronde et devant les portes. Mais à l'intérieur, il n'y aura plus que nous, les prisonniers. Nous savons aussi que vers 20 heures 30, Échardour nous donnera le communiqué de Londres. Oui, nous avons le droit de recevoir des colis. Dans les siens, Échardour, de Cercottes, reçoit des noix comme dessert et certaines ont été recollées après qu'on leur a confié une mince feuille de papier avec les nouvelles.

Tout à coup, une voix puissante part d'une cellule du bas : « Allo, allo ! Voici le communiqué de Londres... »

Et, religieusement, en retenant notre souffle, nous écoutons ces nouvelles qui viennent nous redonner du courage si besoin était : c'est dans les applaudissements et les remerciements que se termine le message lu par Émilien. Puis, comme chaque soir, nous chantons à perdre haleine, « le chant du départ », les « Allobroges », et en final « la Marseillaise » ; quelquefois les Boches réagissent, allument brusquement et visitent les cellules en vociférant, prêts à frapper.

...Ce doit être un plaisir de voir ces hommes dormant du sommeil du juste... et dès qu'ils sont partis, nous continuons à chanter, plus fort s'il était possible, les refrains de liberté.

Chez nous, cellule 39, Phiphi sort avec précaution notre système d'éclairage breveté : un couvercle de boîte en fer, une pièce de deux sous percée, une mèche faite avec de la ficelle provenant d'un paquet de beurre dont nous nous sommes privés parfois, afin de conserver notre lumière. Le tout bien assemblé, nous donne une veilleuse qui durera 2 heures. Nos visages en partie dans l'ombre, en partie éclairés avec leur barbe de plusieurs semaines, doivent faire penser à des brigands plutôt qu'à des patriotes.

Nous nous installons pour la veillée. Nous avons gardé une cigarette pour ce moment solennel. Bientôt six points rouges ponctuent notre demi obscurité.

Monsieur Terramorsi nous parle de la Corse, son pays, où une maison coquette l'attend près de Bastia, avec les orangers qu'il a plantés. Il évoque pour nous, la vie dans l'île de Beauté... souvent il termine ses phrases par ce retour au présent : « Et nous en sommes là ! » Pauvre

---

<sup>5</sup> Philipponeau.

Monsieur Terramorsi, c'est à Mauthausen que vous resterez, après avoir lutté longtemps, longtemps et puis un jour...

Monsieur Ruffat de Sully nous explique la fabrication des cycles Helyet, il a assisté au début de cette maison... pour lui aussi Mauthausen sera la dernière demeure...

Dubois, de Montargis, « la maman de la cellule » nous dévoile les secrets du métier de fourreur. Nous ne le reverrons jamais, lui non plus. Dès son arrivée à Mauthausen, il fut de ceux qui furent « liquidés ».

...Sur 6, 3 morts . 3 morts pour la France, pour que ce qu'il y avait de plus cher dans le fond du cœur ne périsse pas, pour que le Boche soit refoulé, pour que notre pays redevienne libre.

Je vous en prie, pensons à eux ! Pensons à leurs familles qui n'ont d'autres ressources que de les pleurer, pensons aux centaines de milliers d'autres dans le même cas...

Nous n'avons pas le droit, en conscience, d'être indifférents, ils sont morts pour notre liberté. À nous, par notre action présente, de la faire telle qu'ils la souhaitaient.

Doucement, de sa voix si agréable, Phiphi chante en français, en espagnol, il nous permet de franchir les murs de notre cellule. Nous fermons les yeux et nous nous évadons vers d'autres lieux !

N'est-ce pas mes amis ?

## **5 Départ pour Compiègne.**

Malgré notre misère ; ce soir nous sommes heureux. Les dés sont tombés, l'irréparable commence mais il y a de la joie dans notre cœur. Ne cherchez pas à comprendre, c'est ainsi. Nous tous qui depuis 50 ou 60 jours ou plus, étions au « secret », avons subi la torture et les interrogatoires de la Gestapo, sommes réunis ans une grande pièce, libres de parler, libres de rire.

Hier, nous avons passé la visite, toute de formalité d'ailleurs et demain matin nous partons pour Compiègne.

Nous sommes tous là pour le départ, seul Claude Lerude, le chef régional des Corps Francs Vengeance est resté dans sa cellule et nous sommes inquiets pour lui. Même, B., l'homme qui a parlé, est avec nous, pas pour longtemps d'ailleurs : au dernier moment on le retirera de notre groupe et quelques jours plus tard, il s'évadera facilement, comme par hasard, dans un autre transport où personne ne le connaît. Ce même B., au retour, sera accusé par Changeux qui lui reproche sa déportation, par Madame Colas qui le rend responsable de la déportation et de la mort de son mari. Il sera quelque temps en prison et puis, faute de preuves, remis en liberté.

Ce soir, nous sommes loin de tous cela. Nous retrouvons tous nos camarades de la Résistance. Nous mettons au point les circonstances de nos diverses arrestations ; par recoupements nous savons maintenant qui a vendu. Mais surtout nous reparlons des bons « tours » que nous avons joués à « ces messieurs » et regrettons de ne plus être dans la course.

Puis, la première joie passée, les dernières cigarettes fumées, nous nous isolons. Nous avons le droit d'écrire à nos familles, une lettre officielle qui sera transmise après contrôle de la Gestapo. Mais nous en écrivons d'autres, bien cachetées celles-là, que nous éparpillerons le long du trajet d'Orléans à Paris et que nous laisserons aux bons soins de nos camarades cheminots. Presque toutes, vous m'entendez, sont arrivées à destination. En cette occasion comme dans tant d'autres, les hommes du rail ont fait leur devoir. J'ai devant moi l'une d'elles : « Soyez confiants dans l'avenir, gardez comme moi un moral à toute épreuve et prions le Bon Dieu ».

L'obscurité remplit notre salle, toutes nos lettres sont terminées. Le repas consommé. Dernière nuit à Orléans. Demain le départ.

Avant de nous recroqueviller dans un coin, une dernière fois, ici, nous chantons gravement, pieusement, la Marseillaise.

...4 heures du matin. Il fait nuit, il fait froid. Les vociférations commencent. Des bruits de bottes, inhabituels à cette heure, s'entendent dans la cour. Des commandements rauques retentissent. Soudain, les verrous de notre salle grincent, la porte s'ouvre. Par deux, on nous appelle et, immédiatement, on nous passe les menottes. Mon tour arrive et je suis enchaîné avec le capitaine Gillioz. Colonne par deux, nous voilà alignés dans le hall de la prison et au commandement nous avançons. L'air vif du dehors nous arrive en pleine figure, nous ouvrons nos yeux grands, tout grands. À ce moment seulement nous comprenons ce qui nous arrive. Dans la cour de la prison une haie de soldats casqués, armés jusqu'aux dents, mitraillette à la main, au coude à coude, nous attend. Les mots que nous entendrons tant de fois par la suite nous heurtent : *tempo*, *schnell*, *loss*, et déjà les coups de crosse tombent, des cris retentissent, nous voilà sur le chemin du bagne.

Nous apercevons le parc Pasteur, nous tournons dans la rue du réservoir, rue Émile Zola, nous voilà devant la gare. Des gens se dépêchent pour prendre le premier train de Paris. Des hommes passent avec une femme à leur bras, la vie ici continue. Pour nous la mort commence. Le hall de la gare est à peine éclairé. Nos gardiens resserrant leur étreinte, éloignent les curieux qui approchent. Nous glissons rapidement des lettres sous les wagons qui maintenant sont devant nous. Des wagons de voyageurs, s'il vous plaît, nous sommes encore des hommes, plus pour longtemps, il est vrai...

Nous voilà installés. Dans chaque compartiment deux Boches. Dans le couloir, à chaque fenêtre, un autre. Doucement le train démarre. Adieu Orléans ! Adieu vous tous qui dormez actuellement et ne savez pas que nous partons ! Ce transport a été tenu secret. Adieu nos amours ! Nous vous garderons dans nos cœurs jusqu'au retour. Non ! Pas de larmes, un bagnard ne pleure pas, mais au cœur et à la gorge quel serrement !

Gare d'Austerlitz. Des jeunes filles de la Croix-rouge, merveilleuses d'audace, passent à travers les rangs de nos gardiens, grâce à leur sourire. Elles nous apportent un ravitaillement dont nous avons bien besoin et tout en nous versant du café dans des timbales en carton, elles reçoivent nos lettres, notent un numéro de téléphone pour prévenir nos amis, en un mot elles sont splendides. À toutes nos amies inconnues de la Croix-rouge, merci ! Vous nous avez montré avec vos charmants visages ce dont étaient capables les femmes de France.

Des cheminots ont reconnu Boussion, le sous-chef des Aubrais. 10 minutes après, Henri est inondé de ravitaillement et de tabac. Dix cigarettes lui viennent de tel mécano, une poignée de tabac et des feuilles viennent d'un autre. Du pain, de la viande et, malgré la résistance de nos gardiens, les cheminots passent les barrages, insoucians, superbes.

Un bagnard ne pleure pas dans la peine, mais devant cette fraternité, cette solidarité spontanée, cette amitié pour un frère dans la misère, tous, nous avons eu les larmes aux yeux.

N'est-ce pas mes amis ?

## **6 Compiègne-Royallieu.**

Le train rentre en gare de Compiègne. La nuit est tombée. Nos menottes nous sont enlevées et, colonne par 5, portant nos valises que nous avons eu le droit de garder, entourés d'une escorte imposante, nous faisons les quelques kilomètres qui séparent la gare du camp de Royallieu.

Tout à coup, sur notre droite, le camp apparaît. Projecteurs, réseaux de barbelés, chemins de ronde, miradors, mitrailleuses, rien ne manque. Combien en verrons-nous de ces barbelés par la suite...

Les portes s'ouvrent ; des S.S. nous comptent et nous recomptent ; l'aspect du camp de Royallieu n'a, par lui-même, rien d'anormal. Une classique caserne française entourée de fil de fer, c'est tout.

Ce soir nous traversons la grande cour. À notre droite, le camp américain, à notre gauche, les bâtiments où, demain, on nous répartira. Mais il est tard et l'on ne peut s'occuper de nous. Nous sommes conduits au camp de quarantaine, isolé du camp proprement dit.

Les portes se referment derrière nous et nous nous retrouvons dans le noir. Après la lumière crue des projecteurs, le contraste est plus saisissant encore. Nous sommes une centaine dans de grandes pièces nues. Nos yeux s'habituent petit à petit à l'obscurité. Nous devinons, étendues par terre, sur la paille, des formes humaines. De l'ombre, jaillissent des voix que nous ne connaissons pas. D'autres transports, venant de tous les coins de France, sont arrivés avant nous. Toute la nuit, il en arrivera d'autres. De Lyon, Marseille, Rennes, Orléans, de partout des convois font mouvement vers Compiègne. On fait du vide dans les cellules de la Gestapo actuellement ! Attention à vous camarades de la Résistance, les filets vont se refermer, votre place est déjà préparée.



Commandant Henri Brisebat

À tâtons, les groupes se reforment. Phiphi sort de son sac notre lampe que nous avons tenu à garder. La flamme hésite puis éclaire une partie de la pièce. Nous sortons des valises quelques vivres de réserve et, en silence, nous mangeons nos derniers morceaux de pain français. Il nous reste quelques cigarettes : nous les partageons.

Autour de notre lumière, un cercle s'est formé. Nous sommes là, tous ceux d'Orléans : Changeux, BouSSION, Garcin, Solard, Brisebat, Terramorsi, tous. Demain nous retrouverons des camarades de Libé-Nord, qui sont arrivés il y a quelques jours : Lemaître, Houdray, Échardour, Raymond, Joudiou.



Commandant Raymond Solard

Ce soir nous sommes trop fatigués pour discuter longtemps, cependant l'irréversible est engagé, nous savons que maintenant nous sommes sur le chemin de l'Allemagne et nous parlons de l'avenir. Jusqu'ici nous conservions le secret espoir d'être libérés, maintenant il ne faut plus y songer.

Dans un groupe près de nous, un camarade appelle Biondi, un de ses amis. Monsieur Terramorsi se lève brusquement :

- Biondi ? Mais je connais un Biondi, un camarade corse !

Et effectivement Biondi, maire de Créteil, député, est celui qui a joué gamin avec Terramorsi. Tous deux s'embrassent et pour notre joie, reparlent de leur beau pays et se félicitent mutuellement de terminer leur carrière en prison. Cette rencontre a redonné de l'ambiance à notre groupe. Biondi vient près de nous et nous bavardons une longue partie de la nuit, oubliant que nous sommes fatigués. Cependant nous dormons un peu sur le matin malgré les puces qui, dans la paille, sont tout à fait chez elles.

Nous revoici en colonne par 5, c'est la formation en vigueur ici. Nous buvons un peu d'eau chaude qui s'appelle café et nous quittons nos bâtiments d'un soir pour rentrer dans le vrai camp. L'on nous distribue rapidement une couverture, une gamelle, un quart, cuillère, fourchette et nous sommes affectés à un bâtiment après avoir reçu une plaque avec notre numéro de matricule.

Couverture sur l'épaule, valise à la main, nous devons ressembler à ces camelots qui vont de porte en porte, à l'affût d'un client. Toujours par 5, nous approchons des bâtiments A. Nous sommes assaillis de toutes parts par les anciens qui viennent au devant de nous, dans l'espoir de retrouver un camarade. Nous voyons Claude Lemaître, toujours souriant, qui vient à notre rencontre et nous aide à notre installation.

Frontstalag 122, matricule 28-937, bâtiment A-5, chambre 7, voici ma nouvelle adresse pour quelque temps. Tout n'est qu'habitude. Évidemment ! Encore faut-il pouvoir s'habituer et je vous affirme, les débuts sont difficiles.

Ici ce sera malgré tout le repos, nous revivrons comme des hommes et nous pourrons nous préparer physiquement et moralement au grand voyage. Je vous dirai la prochaine fois la vie que nous avons menée à Compiègne et plus tard, lorsque nous aurons franchi la porte de Mauthausen, nous repenserons que, malgré tout, Compiègne, c'était encore le bon temps.

N'est-ce pas mes amis ...

## 7 Compiègne-Royallieu 2.

Oui ! Compiègne c'était encore le bon temps ! Les bâtiments où nous étions, étaient commandés uniquement par des Français et nous ne voyions guère les gardiens S.S. qu'au moment des appels, matin et soir, cela ne prenait généralement que peu de temps. De plus, contrairement à la règle en vigueur dans les camps de déportation, où même les morts devaient être présents à l'appel, à Compiègne, les malades avaient la faculté de rester allongés sur leur lit.

Vite, nous nous sommes organisés. Dans la même chambre nous nous sommes regroupés au maximum et nous avons réussi à former un groupe d'une quinzaine d'Orléanais.

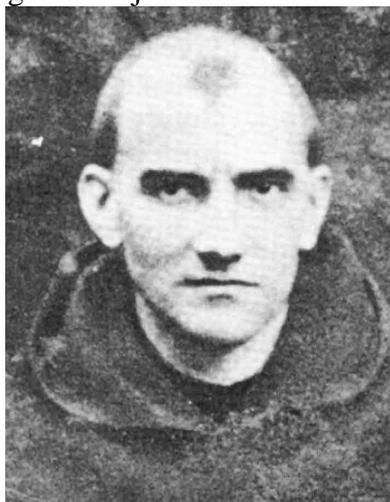
Chance inespérée pour nous tous, à Compiègne, nous avons retrouvé un autre orléanais, le docteur Ségelle qui dirigeait l'infirmerie. Jamais on ne dira assez tout ce qu'à fait ce dernier pour tous les Français du camp de Royallieu et particulièrement pour ceux d'Orléans. Mise au courant, encouragements, réconfort, conseils, le docteur a tout fait pour nous. Grâce à lui nous avons pu écrire clandestinement dès le lendemain de notre arrivée à tous nos amis et également par lui, nous avons reçu du courrier en retour qui échappait au contrôle.

Lorsqu'il a fallu quitter Compiègne pour l'Allemagne, vous qui saviez, docteur, où nous allions, dans quel enfer nous serions plongés, dans quelles conditions nous allions voyager, vous nous avez préparés moralement avec les mots qu'il fallait et cela sans nous effrayer inutilement, ne disant que l'indispensable, et le matin du 6 avril 1944, lorsque vous avez vu ce convoi qui partait pour les bagnes et qui comprenait tant de vos amis, je comprends maintenant l'émotion qui vous étreignait et que vous aviez du mal à cacher.

Pour tous, pour tout, à vous, docteur Ségelle, notre amicale et profonde reconnaissance.

...Vers 7 heures, le matin, le réveil. Dans chaque chambre une corvée de « jus » part aux cuisines pour chercher ce que l'on appelle le café. Nous avons, entre le réveil et l'appel, une heure à disposer. Souvent, nous nous permettons le luxe de prendre notre café au lit. Fradet, toujours levé le premier, nous passe à chacun notre ration, nous sommes dans des lits à trois étages très rapprochés les uns des autres et c'est une véritable gymnastique qu'il fait pour nous être agréable. Toi aussi, tu resteras à Mauthausen et tu ne connaîtras pas le retour.

L'appel terminé, nous sommes libres dans le camp jusqu'au soir, et chacun, selon son idéal et des réactions, organise sa journée.



le Père Jacques, martyr à Mauthausen

Pour les catholiques, la chapelle nous est ouverte et chaque matin nous avons le réconfort d'assister à la Messe et de communier pour ceux qui nous sont chers et d'avance nous offrons nos sacrifices à venir. Quels prêtres superbes nous avons connus ! Le Révérend Père Riquet, le Père Jacques et tant d'autres. Tous nous nous souvenons des magnifiques conférences du

Père Jacques, où, « entre hommes », il nous parlait des graves problèmes de la vie. Pauvre Père Jacques, vous n'êtes pas rentré, mais combien vous avez su nous aider là-bas et nous communiquer un peu de votre foi et de votre ardeur. Nous ne savions pas que nous avions près de nous un Saint, mais nous ne sommes pas surpris d'apprendre que l'Église, bientôt, vous comptera parmi ses béatifiés. Continuez à nous aider Bienheureux Père Jacques et vous qui aviez un langage si direct vis-à-vis du Ciel, permettez-nous de reprendre votre expression : « Vous qui êtes un planqué, pensez à nous qui ne le sommes pas ».

D'autres, par groupe, faisaient inlassablement le tour du camp en fumant et en discutant. Dans l'immense cour, des parties de football s'organisaient, la bibliothèque avait aussi ses amateurs fervents. Et le soir, ou les jours de pluie, d'interminables parties de cartes nous réunissaient.

La journée était coupée par les repas, la distribution des colis et l'appel du soir. Le jour où Garcin reçut un colis de 40 kilos, ce fut pour nous la fête et l'abondance, tant en ravitaillement qu'en cigarettes. Quelles têtes faisaient les Allemands devant cette richesse !

Le comique avait aussi sa place. Un midi, les cuisiniers nous avaient soignés et nous avions touché 2 boulettes de viande. Régal général. Mais... oui il y a un mais, la viande était un peu avancée et le soir sur le camp, une panique générale déferla de bâtiment en bâtiment et quand je dis panique, je me comprends. Je vous conseille les boulettes de viande « avancée » comme purgatif merveilleux et infaillible, nous en avons fait l'expérience et elle est, croyez-moi, concluante. Dans le fond des bâtiments, près des lavabos, nous avons failli être... submergés.

Nous devons également à notre séjour à Compiègne, de bonnes distractions que nous donnèrent nos camarades communistes venant de la prison de Blois. Et qui organisèrent des séances récréatives très réussies.

Mais un jour, le 4 avril 1944, nous apprîmes que nous étions du prochain convoi... le lendemain, les visages se sont alors un peu assombris. Mais je vous le répète... Compiègne, c'était malgré tout le bon temps.

N'est-ce pas mes amis ?

## **8 Départ pour l'Allemagne.**

Nous venons de quitter le camp de Royallieu.

Depuis hier soir nous étions isolés dans les bâtiments de quarantaine après avoir subi une fouille sévère. Ce matin, 6 avril 1944, de bonne heure, le réveil. Nouvelle fouille. Distribution rapide d'une boule de pain et d'un saucisson par personne et maintenant par 5 en de grandes colonnes, nous avançons vers la gare de Compiègne.

Un service d'ordre important est en place tout le long du parcours. Défense absolue d'approcher. Circulation des autos complètement interdite. Aux carrefours des mitrailleuses sont en place. De chaque côté de nous, une haie de gardiens farouches, brutaux qui maintiennent à coup de crosse l'écart entre les rangs, font avancer les retardataires.

La vague humaine en route pour les bagnes nazis avance. C'est un piétinement, un martèlement de pas, une rumeur incertaine faite du bruit confus des conversations rapides échangées entre camarades, entremêlée du cri plaintif et déchirant d'un des nôtres qui vient d'être schlagué ; c'est un troupeau en route vers l'abattoir.

Mais pourquoi ces visages consternés derrière les rideaux des fenêtres ? Pourquoi grand-mère entr'aperçue derrière les volets mi-clos de votre demeure pleurez-vous si fort et avez-vous le visage bouleversé ? Pourquoi toute cette tristesse tout au long du chemin ?

Voyons ! Nous partons pour l'Allemagne, c'est certain, mais enfin nous en reviendrons bientôt, les Alliés sont sur le point de débarquer et pour Noël il y aura longtemps déjà que nous serons dans nos foyers...

Nous savons maintenant bonnes gens de Compiègne, pourquoi vous pleuriez, vous aviez raison de porter la tristesse en vous, la réalité fut tellement pire encore que ce que vous pouviez vous imaginer !

Mais nous, qui avançons devant vos fenêtres, nous ne savons pas encore. Nous avons eu le droit de garder toutes nos affaires personnelles, il peut faire froid là-bas, cela n'aura aucune importance, nous avons dans nos valises ce qu'il faut pour affronter l'hiver : pull-over, chaussettes de laine, passe-montagne, rien ne manque. Nous travaillerons ! Et puis après, le travail c'est la santé. Nous nous développerons voilà tout, et reviendrons plus forts qu'avant. Également nous aurons l'aide de la Croix-Rouge, les colis américains, les lettres des nôtres. Ce sera vivable, il ne faut pas s'en faire, un peu de courage ! Et nous en avons à revendre !

Marcel Garcin est devant moi, à coté : Boussion – Changeux – Fradet – Chandezon – Brisebat – Solard. Les Orléanais ont gardé le contact et ensemble tout ira bien.

...Mais quoi ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'arrive-t-il ? Là-bas près du pont ?... Ces femmes qui sont maintenues de force par les sentinelles... Mais, qui sont ces femmes ? Que viennent-elles faire si tôt ? Mais pourquoi ces mouchoirs ces cris ... ? André, Pierre. Mon chéri...

Femmes de déportés vous avez su clandestinement qu'aujourd'hui il y avait un départ et vous êtes venues pour voir une dernière fois, ou tout au moins avec l'espoir d'apercevoir « le vôtre ». Nous ne vous en voulons pas. Pour beaucoup cela a été la dernière vision d'un être aimé... Mais ce jour-là vous nous avez coupé notre courage, vous avez amolli notre décision de lutter, vous avez fait monter des larmes à nos yeux... C'est mauvais pour un bagnard.

Et dès que nous avons réalisé que, peut-être, il y aurait une personne pour nous, rien ne compte plus, ni les coups de crosse, ni la schlague, plus qu'une chose : regarder... regarder avidement chaque visage que nous croisons, chaque silhouette pour retrouver celle qui aurait pu venir.

Tout à coup, sur notre droite, un groupe de femmes, un cri : Marcel ! Garcin devant moi se retourne, oui c'est pour toi Marcel, c'est ta femme qui est là et d'autres Orléanaises : Madame Solard également, je crois, Madame Terramorsi ... Nous regardons...

- Bon courage. C'est du peu. Embrasse les enfants...

C'est toi Marcel qui a réagi le premier et ta femme, un mouchoir à la main, te regarde, te fait des signaux, mais ne peut rien dire, ni répondre. Je refoule l'angoisse qui m'écrase la gorge.

- Dites à Orléans que Guichet est également du transport.

Et chacun lance son nom pour que chez nous on sache que nous sommes ensemble.

Non, il n'y aura personne pour moi, ni pour toi camarade à ma droite, ni pour toi qui est à ma gauche... Et bien ma foi, tant mieux, c'était de trop d'un seul coup. Garcin ne dit plus un mot, il baisse la tête, avance en titubant, des sanglots le secouent. Allons frère, du courage nous voici à la gare.

Le cordon de troupe se resserre. Déjà nous sommes devant une rame de wagons à bestiaux. Toutes les lucarnes sont grillagées et fermées.

Homme 40... Brutalement, à coup de crosse de fusil, on nous fait monter dans un wagon : 10 – 30 – 50 – 100, c'est de la folie, ce n'est pas possible ils se trompent.

Et toujours d'autres, d'autres... mais serrez bon sang... mes pieds... tu me fais mal... ma valise... avancez, serrez-vous... 120... 140... l'enfer !

Les portes sont fermées. Plus de lumière, plus d'air... mais enfin, c'est impossible ! Comment voulez-vous que ce soit possible, nous sommes des hommes, voyons !

...La porte s'ouvre violemment.

Ah ! Il y a sûrement une erreur.

Un jeune S.S. debout à l'entrée du wagon, nous lit dans un excellent français : « Le chef du convoi vous fait savoir qu'il ne tolèrera aucune évasion. Il est de votre intérêt de rester calme. Si vous ne tenez pas compte de cette recommandation, vous serez complètement déshabillés et nus, mis 200 par wagon ».

La porte se referme.

Tous nus, mais c'est du chantage, c'est de la blague, jamais ils n'oseront... Et pourtant ils osèrent.

N'est-ce pas mes amis...

\*\*\*